

Brèves littéraires

Brèves

Je suis Daphnée

Suzanne Myre

Numéro 56, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2000). Je suis Daphnée. *Brèves littéraires*, (56), 59–65.

SUZANNE MYRE

Je suis Daphnée

Maman va bientôt mourir. Elle ira rejoindre papa, là où poussent des fleurs à l'année, là où tout baigne dans le vert, sous un ciel bleu sans nuage. Des anges s'y promènent, en dessinant de jolis sillons blancs qui forment des petits animaux, des petits animaux magiques. Ils vont parfois dans les rêves des enfants pour y déposer des messages, et, si on écoute ces messages, on sait que tout peut toujours aller bien. Oui, c'est ce que maman m'a raconté hier, avant que je retourne chez tante Ginette. Elle veut me rassurer, je crois. Sa main dans mes cheveux, sa longue main fine et presque transparente, elle invente des histoires qui finissent bien, pour me faire rêver des beaux rêves. Ça ne fonctionne pas toujours.

Elle tient un journal, un cahier brodé d'or qu'elle ferme à clé, pour que les choses négatives n'y entrent pas, dit-elle. « Une pensée par jour, que tu liras plus tard. » Plus tard. On est presque déjà là. Quelques pensées plus tard.

Dans son lit d'hôpital, elle a l'air d'une petite fille. Je lui apporte l'eau, les biscuits, les journaux qu'elle tient absolument à lire jusqu'à la dernière minute, « pour ne pas monter au ciel mal informée ». Un jour, je lui ai proposé une carte géographique, pour qu'elle soit

sûre de ne pas se perdre en chemin une fois en route pour là-haut. On a ri, on rit parfois. Un peu jaune, mais bon, on a le rire qu'on a et qu'on peut.

Ma tante m'accompagne lors de la plupart de mes visites. Elle veut que je l'appelle maintenant Ginette, pas ma tante, ni ma tante Gigi, rien de ce que je l'ai toujours nommé. « Puisque nous allons bientôt vivre ensemble pour de bon toutes les deux, pourquoi ne pas s'appeler par nos vrais prénoms, comme si on était de vieilles amies? » Alors, elle a cessé de m'appeler Pitchounette. Je suis redevenue Daphnée. Ça m'a donné un coup de vieux, de devenir une vieille amie. Mais depuis le début de la maladie de maman, je me sens déjà plus vieille de toute façon. Ça se voit quand je ris, parce que je ris moins.

Ma tante, je veux dire Ginette, je sais qu'elle m'aime beaucoup, et moi aussi je l'aime. Pourtant, elle a l'air de se faire un tas de soucis quant à notre cohabitation. On dirait qu'elle croit que je ne peux bouger dans une pièce sans tout casser. Probablement depuis que j'ai renversé son étagère de bibelots représentant tous les signes du zodiaque. Si elle craint pour ses beaux objets chinois, son siamois, son amoureux, toutes ces choses dont elle parle sans arrêt, elle n'a pas à s'en faire. Je n'aime pas les choses, elles ne servent à rien. Et les chats non plus. Et son amoureux non plus, puisqu'elle se chicane tout le temps avec lui. Je pourrais bien aller vivre ailleurs, avec les Esquimaux, ou dans une caverne d'ermite en Inde, ça m'est bien égal, du moment que je peux écrire mes poèmes.

Je pense qu'elle me croit jeune parce que je n'ai pas encore quatorze ans. Mais je comprends les gens plus qu'elle ne peut l'imaginer. Même lorsqu'ils n'expriment pas clairement leurs sentiments. Je comprends mieux la nature, mais les arbres, et les gens, c'est pareil au fond: parfois ils sont habillés de vert ou de couleurs d'automne, parfois nus comme des vers et alors, ils ont l'air sans défense et on dirait qu'on les connaît mieux ainsi, sans leur couverture. Quand je dis des choses comme ça, on me regarde comme si n'importe quoi sortait de ma bouche, des bêtises sans queue ni tête. Alors je les écris, ces choses. Un jour, quelqu'un les lira et les comprendra.

Maman s'inquiète à l'idée de me laisser seule. Elle me trouve la mine basse. Pourtant, avant de pénétrer dans sa chambre, j'essaie de revêtir un déguisement, de clown, d'infirmière maladroite qui *s'enfarge* partout; je m'habille de bonne humeur même si c'est gris souris à l'intérieur de moi.

Je ne veux pas qu'elle me voie toujours triste, même si je le suis toujours. Elle me dit que je dois être courageuse, que « mourir ne consiste qu'en une étape normale de la vie ». Des choses sérieuses de ce genre. Que là où elle s'en va, elle n'aura plus mal. Moi, qui reste ici, j'ai mal quand même. Mon masque de fanfaronne prend le bord. Dans mon cœur, ça ressemble à une guerre avec des tas de morts, la fin de quelque chose et, avant, une bataille qui sert à rien.

Des fois, on dirait que la bataille, je suis la seule à la vivre. Car maman, elle, se laisse aller. Avec un

sourire de sainte, comme je ne lui ai jamais vu du temps où on vivait dans notre maison. Comme si là, elle se reposait enfin.

Depuis la mort de papa, les larmes se promenaient entre les nouveaux plis de son visage. On aurait dit des petites rues où la pluie qui pleut s'accumule, des petites rigoles, pas rigolotes. Je l'aidais du mieux que je pouvais, après l'école ; je me privais de sortie les fins de semaine pour le ménage, mais les lignes creusées restaient imprimées sur son visage, comme le chagrin dans son cœur. Et dans le mien. Puis, elle est tombée malade. Pas juste un peu, pas malade avec un thermomètre au lit et ça passe. Malade avec des tas de médecins qui se relayaient autour d'elle, chuchotant des mots trop longs à retenir. C'est à ce moment-là, quand elle est passée définitivement du lit de sa chambre au lit de l'hôpital, que j'ai perdu le rire facile.

Je pense au monstre dans le ventre de maman, j'ai mal comme si j'étais elle. Le soir, dans mon lit, je mords dans les couvertures pour faire moins de bruit en pleurant.

Ça me fait drôle de penser que je viens de là, où la chose qui la ronge se cache. Maman me raconte que, lorsque je me trouvais dans son ventre, elle me chantait des chansons des Rolling Stones. Je ne comprends pas comment il se fait alors que j'ai toujours préféré les Beatles. Je devais être un peu sourde, ou j'avais trop d'eau dans les oreilles.

Les docteurs ont dit de ne pas la fatiguer. Alors, je me couche près d'elle. On se tasse bien collées et on écoute la télé suspendue au plafond. N'importe quoi, rien la plupart du temps. Parfois, on baisse le volume et on chante. Elle m'a appris *Ruby Tuesday*, je lui ai appris *Let it be*. Mais elle pleure avec cette chanson-là. Et moi, avec toutes les chansons. Finalement, on préfère le silence. On ne dit rien, on se serre, je l'écoute respirer.

Aujourd'hui, je lui apporte un gâteau que Ginette et moi on a confectionné. Pas de crème, elle ne le digère pas. Blanc, avec des pacanes. Elle vomit après la première bouchée. Du sang noir, qui fait un dessin bizarre sur sa jaquette bleue. Une infirmière arrive en courant. Elle me fait sortir. Je me retrouve toute seule dans le corridor, avec un néon grésillant au-dessus de ma tête. J'ai peur. Ginette vient me rejoindre, avec des yeux qui essaient de ne rien dire. Mais moi je veux savoir, je n'ai pas froid aux yeux, moi. Sa main prend mon bras et elle dit : « Viens, on va faire un tour ». « Pas question », que je lui réponds. Mais elle est du genre musclé, ma tante, et un petit brin d'herbe comme moi, ça ne pèse pas lourd dans sa balance.

Sur le balcon de l'hôpital, elle me dit que maman n'en a plus pour longtemps. Je lui demande si elle a pensé à nourrir son chat avant de partir. Elle pense que je deviens folle. Je commence peut-être à être bonne dans l'art de faire semblant. Ne rien montrer de mes sentiments, comme les adultes. Ça ne marche pas longtemps. Je fonds en larmes, il en coule

tellement qu'on ne voit plus mon visage dessous. Tant mieux, je ne veux pas qu'on me voie, je veux disparaître, noyée, n'importe comment.

Maman me tend la main lorsque j'entre dans sa chambre. On dirait qu'elle a maigri de vingt livres depuis les dernières minutes. Ses lèvres ont perdu leur couleur ; sa peau a la texture du papier de soie dans lequel on emballe les cadeaux. Elle me serre contre elle. Les os saillants de son corps percent ma peau. Ça m'est égal. Je la serre aussi, si fort qu'elle semble arrêter de respirer. Je m'éloigne un peu d'elle. Ses yeux sont fermés, une larme coule d'un œil, un peu de sang de ses lèvres. Ma tante m'attire contre elle, me chuchote « Ma pauvre petite, ma pauvre petite ».

« Ma pauvre petite ». J'entends ces mots souvent les jours qui suivent la mort de maman. Ce doit être la formule pour désigner les orphelines. On perd notre maman, et aussi notre prénom. Mais il existe d'autres mots, plus réconfortants, j'en lis tous les jours dans le journal de maman, dont les pages sont devenues gondolées à cause des larmes que je verse dedans. Elle y a écrit des choses drôles, qui parlent de la vie, des choses simples qui m'aident à tenir le coup. Sa dernière phrase : « N'oublie jamais : tu es Daphnée ».

Je pleure tous les jours, partout où pleurer peut se faire, c'est-à-dire partout. Personne ne m'a encore prise dans des bras où je me sens assez bien pour tout pleurer. Les bras dans lesquels maman s'est laissé emporter, je me demande à quoi ils ressemblaient. Je me demande s'ils avaient des ailes.

J'entends parfois sa voix, quand elle me disait doucement « Je serai toujours là avec toi, près de toi ». Mais, où c'est, « là » ?

Hier, j'ai enfin osé regarder mon reflet dans le miroir en brossant mes dents. Droit dans les yeux, bien secs pour une fois. Droit dans mon chagrin. C'est alors que je l'ai vue.